

L'homme et le moustique

Qui est la proie ?

Qui est le prédateur ?

Cécilia CLAEYS-MEKDADE
mekdade@univmed.fr

Laurence NICOLAS
laurence.b.nicolas@wanadoo.fr

Résumé

À partir d'une recherche socio-ethnologique, cet article propose d'analyser les débats et controverses relatifs à la démoustication dans le Delta du Rhône.

Les résultats de la recherche s'appuient sur une enquête comparative menée auprès d'habitants vivant les uns dans une zone démoustiquée et les autres dans une zone qui ne l'est pas (respectivement le Languedoc-Roussillon et la Camargue). Qualifié tour à tour de nuisible ou d'utile, de symbole identitaire ou de frein au développement économique, l'insecte et les débats dont il fait l'objet s'inscrivent dans une problématique de l'"organisation du monde". Cette organisation du monde procéderait d'une catégorisation du vivant et du social et redéfinirait dans le même temps les termes mêmes de cette dualité.

Mots-clés

Camargue, ethnologie, sociologie, représentations, moustiques

Introduction

Depuis le XIX^e s., les lagunes méditerranéennes font l'objet de politiques d'assainissement et d'aménagement, dont l'éradication des moustiques est une composante majeure. Dans les années 1950, s'ajoutent à cette volonté d'assainissement à des fins agricoles et sanitaires, des objectifs de mise en valeur touristique. En France, c'est dans cette optique que la région Languedoc-Roussillon devient le cadre d'une démoustication à grande échelle ; tandis que le delta camarguais voisin devient un haut lieu de la protection de la nature, échappant de ce fait à toute entreprise d'éradication du moustique. Cette différence de traitement

est remise en question sur la scène politique locale (*cf.* M.T. Walsh, M.T. Walsh et H.V. Goldman, cet ouvrage) dans les années 1990, plaçant ainsi le moustique au centre du débat (fig. 1). Les opposants et les partisans de la démoustication s'affrontent autour du statut de l'insecte. Qui de l'homme ou de l'animal constitue la proie ? Le prédateur ?

À partir de plusieurs enquêtes qualitatives et quantitatives réalisées par les auteurs depuis 1995¹ auprès des acteurs de la controverse mais aussi auprès de la population locale, cet article propose une analyse sociologique et anthropologique du rapport au moustique et à la démoustication. La démarche adoptée s'inscrit dans les postures épistémologiques et déontologiques communes à nos deux disciplines. Il s'agit à ce titre d'identifier et d'analyser les taxinomies indigènes sans porter de jugement de valeur sur ces dernières et sans les substituer aux catégories savantes existantes, pas même celles issues des sciences de la vie.

Le point de vue comparatif est adopté à plusieurs titres. Sont comparés en premier lieu les arguments développés au cœur de la controverse avec les représentations et pratiques de la population locale. La comparaison porte aussi sur deux sous-populations d'habitants, les uns vivant dans une zone démoustiquée depuis plusieurs décennies (commune d'Aigues-Mortes en Petite Camargue, dans le Languedoc-Roussillon), et les autres résidant dans une zone non démoustiquée (commune d'Arles en Camargue, dans les Bouches-du-Rhône).

Après un historique du rapport au moustique et à son milieu, l'article propose une analyse de la controverse actuelle relative à la démoustication. Dans un second temps, l'analyse se focalise sur les taxinomies vernaculaires faisant du moustique une figure paradoxale entre nuisible et utile. Dans un troisième temps, cette ambiguïté afférente au statut de l'animal se retrouve à la fois au niveau des pratiques, dans le "corps à corps" avec l'insecte, et au niveau symbolique lorsque l'animal devient un enjeu identitaire (*cf.* E. Dounias (sanglier), M. Lebarbier, M. Mesnil, É. Motte-Florac, M.-D. Ribéreau-Gayon, A. de Saint Sauveur, M.T. Walsh et H.V. Goldman, cet ouvrage).

1

Ces différentes enquêtes ont été réalisées dans le cadre d'une thèse de sociologie (Claeys-Mekdade 2000), puis dans le cadre de deux contrats de recherche, l'un financé par le PNRC (Parc Naturel Régional de Camargue) (Claeys-Mekdade et Morales 2001), le second par l'EID (Entente Interdépartementale de Démoustication) (Claeys-Mekdade et Nicolas 2002).

1. De l'assainissement à l'“écologisation” : évolution diachronique des catégorisations du moustique et de son milieu

Le moustique est indubitablement lié aux espaces humides, le regard porté sur l'insecte va donc suivre de près l'évolution de celui porté sur le milieu auquel il se rattache mais pas seulement. Les zones humides (étangs, marais, tourbières...) sont très largement perçues comme productrices de maladies (paludisme et fièvres) dont on dit qu'elles sont transmises par l'air selon la théorie médicale – l'aérisme – en vigueur au XVIII^e s. (Bata *et al.* 2002). Or tant que le lien instauré entre maladies et marais est l'air, le moustique ne semble faire l'objet d'aucune stigmatisation. C'est le milieu, et lui seul, qui est censé générer la maladie par le biais essentiel des émanations dont il est le siège. Il faudra donc attendre la découverte par la médecine pastorienne du réel vecteur de maladies qu'est le moustique pour établir de façon simultanée les catégorisations de l'un et de l'autre. Le traité du Dr Montfalcon (1826) illustre bien, parmi d'autres travaux médicaux sur la question des marais, ce regard hygiéniste qui connote négativement ce type de milieu depuis le XVIII^e s. Le marais y est décrit comme inutile et affreux voire putride et les hommes qui y vivent, victimes d'un sort pitoyable. C'est donc dans cette perception que s'inscrivent les projets et les plans de dessèchement de certains espaces humides qui visent à « conquérir des terres sur le néant » sous l'Ancien Régime (Derex 2002) à la fin du XIX^e s. et durant le XX^e s. Il en résulte jusqu'à aujourd'hui, une profonde méconnaissance de l'histoire générale des marais français dont la ratification tardive de la France (1986) à la convention de Ramsar de 1971², est un des derniers avatars. Perçus comme des espaces inutiles sur le plan de la rentabilité agricole au regard des terres céréalières ou viticoles dont la France s'enorgueillit, les marais ne font l'objet d'une attention que lorsqu'ils sont susceptibles, par le moyen de l'assèchement, de devenir des espaces à conquérir. Drainer le marais devient alors une des missions de l'ingénieur moderne au XIX^e s. et, partiellement, au XX^e s.

Le mouvement romantique du XIX^e s. a toutefois mis un bémol à cette conception du marais. Si celui-ci est le territoire par excellence des rustres et des proscrits, il est également le lieu où s'exprime une sorte de défi aux normes. À travers *La Mare au diable*, George Sand se livre ainsi à une certaine réhabilitation du marais en le présentant comme symbole de la ruralité, du mystérieux et comme forme de critique du progrès³. Les peintres symbolistes accordent, eux aussi, une large place aux marais qu'ils associent à des vertus mortifères mais également initiatiques et

² Il s'agit de la convention internationale de protection des zones humides.

³ Dans le même registre, l'ouvrage de J. d'Arbaud (1926), ayant pour cadre la Camargue, semble répondre lui aussi à ce penchant romantique pour le marais.

régénérantes (Soubiran 2002). Il faudra cependant attendre la sensibilité écologique de ces dernières décennies pour assister à un renversement de cette image très largement négative du marais vers une image ayant valeur écologique, paysagère, voire patrimoniale (Donadieu 2002).

1.1. Assainissement, résistance et zonage

À la fin du XIX^e s., la région du Bas-Rhône qui s'étend de la Camargue jusqu'à la plaine d'Aigues-Mortes est décrite comme le siège des fièvres des marais, comme une zone infestée de moustiques et de paludes aux émanations putrides et méphitiques. Plusieurs auteurs régionaux (Figuier 1862, Daudet 1897) s'en servent de décor pour des scènes romanesques ou fantastiques où les fièvres paludéennes jouent un rôle de premier plan. Au début du XX^e s., P. Villon (1921) dresse encore, dans sa thèse de médecine, le constat douloureux de la maladie, certes en nette diminution, mais toujours présente en Basse-Camargue.

Si au XIX^e s., le marais devient une source d'inspiration pour certains peintres romantiques qui accordent à ces espaces des qualités paysagères, c'est essentiellement pour souligner le caractère fantomatique et incertain de ces derniers. Les marais et ses occupants restent néanmoins fortement stigmatisés. Les courants hygiénistes et vitalistes qui se développent au cours du XIX^e s. dénoncent avec virulence les méfaits sanitaires des eaux stagnantes des marais. « Toute eau stagnante est une menace » (Corbin 1982 : 38). Dans cette "théorie des miasmes" (Corbin 1982) véhiculée par l'idéologie hygiéniste du XIX^e s., le marais occupe une place centrale en ce qu'il est le siège d'exhalaisons putrides, sources de maladies infectieuses et épidémiques. On relèvera des termes, provenant du registre sanitaire, aussi significatifs que "germes" de moustiques, "eau corrompue", "pourrie", employés fréquemment par les informateurs pour qualifier le marais perçu comme le principal pourvoyeur de moustiques.

De ce point de vue, un bon marais est un marais asséché. À l'assèchement à visée sanitaire, sont associées les actions de mise en valeur agricole. Les premières opérations de démoustication peuvent être associées à ces actions d'assainissement et d'assèchement. L'intervention ne porte pas directement sur cet insecte mais sur son milieu de prédilection, le marais. Le Languedoc-Roussillon est l'objet de plusieurs opérations d'assèchement de marais et de zones humides. De même, le delta du Rhône attire les projets d'assèchement et de drainage développés par les ingénieurs des grands corps d'État. Toutefois, en Camargue, ces projets se heurtent à des résistances locales, d'abord passives, puis actives, sinon militantes.

« Tout a commencé, écrit B. Picon (1978), quand, à la fin du XIX^e s., une élite intellectuelle d'essence aristocratique a prétendu opposer un rempart culturel aux tendances uniformisantes et égalisatrices de la France du Nord. La modernité liée à la révolution industrielle, les brassages d'idées et de populations qu'elle entraînait étaient perçus comme mortels pour les génies propres aux civilisations provinciales. (...) En Provence, la résistance s'appela

Le félibrige et fit porter ses forces sur la préservation de la langue provençale. Ce mouvement poétique et nationaliste avait aussi besoin d'un symbole territorial. La Camargue le lui fournit. »

Ainsi, malgré la vingtaine de projets d'assèchement, de drainage, et parfois même de comblement des étangs, les marais camarguais résistent à ces politiques d'assainissement. Symboles au XIX^e s. d'espace sauvage authentique, supports d'une résistance culturelle, ils deviennent progressivement au cours du XX^e s., symboles internationaux de richesse écologique et de diversité biologique à protéger.

On saisit là les prémices d'un dualisme de part et d'autre du Petit Rhône. À l'ouest le Languedoc-Roussillon est assaini et mis en valeur pour l'agriculture, à l'est la Camargue latifundiaire conserve ses marais qui deviendront ensuite écosystèmes à protéger.

Petite et Grande Camargue constituent une même entité géographique et offrent des caractéristiques écologiques et humaines identiques en de nombreux points (marais, étangs, exploitation du sel et économie liée aux zones humides...). Mais à partir de 1958, s'établit un zonage qui va séparer en deux parties distinctes cet espace. D'un côté, en Languedoc-Roussillon, la mission interministérielle d'aménagement du territoire, la mission *Racine* – du nom du Haut fonctionnaire qui en a reçu la charge du gouvernement du Général de Gaulle – a pour but le développement économique de la région. Son corollaire indispensable, posé comme préalable au développement touristique, est la démoustication. L'État finance à 85 % le budget de l'organisme démoustiqueur puis se désengage peu à peu à partir de 1975, date à partir de laquelle régions et départements prennent le relais. De l'autre côté, la Camargue est présentée comme une zone verte tampon, entre tourisme à l'ouest et industrie à l'est (Picon 1978). En Petite Camargue, les travaux d'aménagement comprennent à la fois la mise en valeur touristique du littoral (Grau-du-Roi, Grande-Motte) et la mise en valeur agricole de la plaine d'Aigues-Mortes par d'importantes entreprises d'assainissement des terres à des fins d'exploitation essentiellement maraîchères, viticoles et salinières (fig. 2).

1.2. La contestation du zonage : émergence d'une controverse

Le programme proposé par la gauche plurielle élue à la Mairie d'Arles en 1995 affichait la volonté d'éradiquer les moustiques afin de soulager les habitants de la commune de la gêne occasionnée par l'insecte piqueur. Ce programme met en cause le zonage existant en présentant la commune d'Arles comme laissée pour compte des politiques de démoustication. Si l'équipe municipale exprime son attachement à la protection de la nature, elle soutient toutefois que cette dernière ne peut se faire au détriment de la population locale. Dès les premiers mois de son mandat, l'équipe municipale affirme donc sa volonté de traiter ce qui devient, dès lors, le "dossier démoustication". Les arguments mis en avant pour défendre ce

projet de démoustication de la commune relèvent de la qualité de vie des habitants, mais aussi de préoccupations sanitaires et économiques (avec le maintien, voire le développement, du tourisme). Si la municipalité peut mettre en œuvre des opérations de démoustication en zone urbaine (ville d'Arles et proche périphérie), elle rencontre, en revanche, de fortes oppositions face à son projet de démoustication de l'ensemble de la commune, sur laquelle se trouve le Parc Naturel Régional de Camargue et plusieurs réserves naturelles.

Inscrivant sa politique dans le mouvement contemporain de développement du processus de participation, l'équipe municipale entend donner la parole à l'ensemble des habitants et des acteurs locaux de la commune. En 1995 et 1996 une concertation intitulée « Quel avenir pour la Camargue ? » est mise en place par la municipalité. Ces réunions thématiques sont notamment l'occasion pour les acteurs institutionnels et associatifs invités d'exprimer leur point de vue sur le projet de démoustication. Relayés par la presse locale, les défenseurs et les opposants à la démoustication de la Camargue saisissent la municipalité, les uns prônant un abandon ou tout au moins une limitation du projet de démoustication, les seconds réclamant sa mise en œuvre rapide. La controverse qui prend dès lors corps, est tout à la fois politique, économique et scientifique.

La dichotomie "proie/prédateur" fournit une première grille de lecture de cette controverse. D'un côté, certaines associations d'habitants, ainsi que les porte-parole des professionnels du tourisme se définissent comme les proies d'un insecte affectant leur confort et celui de leur clientèle. Pour les professionnels du tourisme, ce serait l'économie locale tout entière qui serait laissée en proie aux nuisances suscitées par les moustiques. À ces arguments relevant de la qualité de vie et de l'économie locale sont associées des préoccupations sanitaires. Outre l'évocation des réactions épidermiques et des allergies de sujets sensibles, le développement du virus du Nil occidental est mis en avant. D'un autre côté, les opposants à la démoustication soulignent les méfaits de cette dernière sur l'écosystème. Les adversaires de la démoustication sont essentiellement les gestionnaires d'espaces protégés (réserves naturelles et parc naturel régional de Camargue) et les scientifiques locaux spécialistes du delta du Rhône (principalement issus des sciences de la vie, appartenant à des centres de recherche publique comme le CNRS, ou privée comme la Fondation Sansouire). De ce point de vue, le moustique et plus largement l'écosystème sont désignés comme les proies d'un homme destructeur d'une nature fragile. Le moustique, maillon de la chaîne alimentaire, est considéré comme une proie, mais aussi, sinon surtout, l'ensemble de ce qui est désigné comme la population non-cible, c'est-à-dire les espèces d'invertébrés affectées par les insecticides utilisés pour la démoustication. Parmi les opposants à la démoustication, on trouve aussi les associations d'apiculteurs du delta. Dans ce cas, l'argument économique rencontre l'argument écologique. Cette activité agricole appréciée pour ses qualités pittoresques et écologiques serait, selon les protagonistes, menacée par le projet de démoustication à grande échelle, dans la mesure où les abeilles font partie de la faune non-cible sensible aux insecticides communément employés.

La controverse prend une dimension technique et scientifique en se cristallisant sur la question de l'impact des insecticides sur les "populations non-cibles". Les opposants à la démoustication demandent la réalisation d'études d'impact notamment des deux principales familles d'insecticides, l'Abate et le BTI⁴, le premier étant le principal produit utilisé pour la démoustication du Languedoc-Roussillon, le second étant qualifié de traitement biologique, nettement plus onéreux à l'utilisation, mais réputé moins destructeur de la population non-cible. Si la polémique autour de la démoustication a pris cette dimension fortement technique et scientifique, c'est aussi par le biais du statut particulier que s'attribuent les spécialistes des sciences de la vie. En effet, il semble que l'écologue s'octroie parfois une place de choix en se réservant le pouvoir de dire non à la démoustication, même "raisonnée", au moyen du BTI : « si ici on constate qu'il y a trop de dégâts sur la faune non-cible, eh ben, on dira non. C'est pas prudent, vous allez détruire la Camargue. »

Au cœur de cette controverse les différents acteurs impliqués assignent à la population locale des préoccupations, des pratiques et des représentations qui restent en fait relativement mal connues. Ainsi, pour les opposants à la démoustication, la population locale serait plutôt défavorable à la démoustication, tandis que selon les partisans de la démoustication, la population locale y serait plutôt favorable ! On saisit ici la nécessité de ne pas limiter l'analyse aux acteurs de la controverse, mais de l'étendre aussi à la population locale. C'est pour ce faire que l'analyse qui suit s'appuie tout à la fois sur des entretiens réalisés auprès des acteurs de la controverse et auprès d'habitants. Ces entretiens sont complétés par une enquête par questionnaires, réalisée auprès d'un échantillon de 260 habitants des communes d'Arles (Camargue) et d'Aigues-Mortes (Petite Camargue).

2. Le moustique : entre nuisible et utile

Le résultat premier qui ressort de cette analyse concerne le rapport pluriel et paradoxal qu'entretiennent les différents acteurs et habitants avec le moustique. L'insecte semble, en effet, faire l'objet d'une classification floue, entre utile et nuisible, liée à celle issue des savoirs vernaculaires, concurrente, ou articulée à celle issue de la diffusion du savoir scientifique.

⁴

L'Abate® (téméphos) est utilisé en Petite Camargue depuis près de 30 ans. Le BTI (*Bacillus thuringiensis israelensis*) est employé dans le cadre d'une démoustication dite "biologique" qui a fait l'objet d'une étude d'impact (Franquet et Fayolle 2003).

2.1. L'“écologisation” des mentalités

Le rapide historique proposé révèle que le sort du moustique est étroitement lié à celui de son habitat de prédilection, le marais. Le passage d'un traitement social du marais et de sa faune en termes d'assainissement et d'éradication à une volonté de protection écologique relève de ce que l'on propose de désigner comme un processus d'“écologisation”. Cette “écologisation” de certains espaces (et espèces), de leur traitement et de leur représentation, se comprend à la lumière des différents changements socio-économiques que notre société a connus au cours de ces dernières décennies. En effet, la majorité de la population française vit aujourd'hui en zone urbaine ou périurbaine : 76,7 % de la population métropolitaine (INSEE 1999). De plus, la population rurale n'est plus majoritairement agricole. Monde agricole et monde rural ne sont donc plus confondus (Bessys-Pietri *et al.* 2000). Lorsque M. Jollivet et N. Mathieu (1989) titrent leur ouvrage collectif *Du rural à l'environnement*, ils mettent en avant les transformations économiques, sociales, culturelles et cognitives, qui font aujourd'hui de l'espace rural non plus essentiellement un lieu de production, mais un lieu de récréation pour des urbains en mal de nature (Picon 1978). La campagne devient nature à protéger, et à re-créer (Chapuis *et al.* 2001). La notion d'environnement qui émerge en France au début des années 1970 s'est largement diffusée depuis. L'environnement, c'est la nature dès lors qu'elle pose question, voire problème (Eizner 1994). L'environnement, c'est la nature souillée par l'homme, que ce dernier doit alors sauvegarder, restaurer. La médiatisation de spectaculaires “catastrophes environnementales” contribue à la sensibilisation de la population. La massification des médias est un facteur fort de cette mise en visibilité. Outre cette dernière, le travail de vulgarisation, qui peut parfois prendre la forme de processus de dramatisation (Fabiani 1985), opéré par certains écologues permet aussi de rendre accessible aux non-spécialistes les éléments invisibles de la nature et des agressions qu'elle subit. Dans ce contexte, les anciennes grilles de lecture de la nature, issues d'une société paysanne, tendent à céder peu ou prou la place à une conception écosystémique et protectionniste de la nature. Le sauvage à domestiquer devient nature à protéger (*cf.* M.-D. Ribéreau-Gayon, cet ouvrage). Avec le déclin de la société paysanne et la diffusion de préoccupations environnementales, les catégories de “nuisible” et d'“utile” mobilisées pour ordonner le monde animal sont mises en cause (Micoud 1993, Lambert 1999). Des animaux considérés comme nuisibles, il y a quelques décennies encore, sont aujourd'hui réintroduits sur le territoire national. Ainsi, l'ours et le loup, par exemple, anciennement nuisibles et dangereux, sont redéfinis comme de précieux éléments de l'écosystème. Certes, tous les anciens animaux nuisibles ne sont pas considérés aujourd'hui comme des espèces rares à protéger. Mais, comme le souligne A. Micoud (1993), on observe un “glissement” qui « consiste à ne plus mettre l'accent sur les dégâts occasionnés par une espèce animale donnée, mais à signaler un désordre dans un processus naturel, celui de la reproduction d'une population ». L'animal anciennement nuisible devient, au pire, « localement et momentanément proliférant ». Les catégories utiles/nuisibles s'inscrivent dans une conception anthropocentrique du monde animal. Le

glissement dont A. Micoud fait le constat participe à une re-formulation du rapport à la nature biocentrique, où l'homme est défini comme le "perturbateur" des écosystèmes. Dans cette conception biocentrique l'action de l'homme n'est pas évacuée, mais modifiée. De producteur-destructeur, il est redéfini comme gestionnaire-régulateur.

Dans nos enquêtes, cette "écologisation" des mentalités est très visible. En zone démostiquée comme en zone non démostiquée, la majorité des habitants interrogés considère que le moustique a une utilité. Parmi les arguments développés en faveur de l'utilité du moustique, celui de la chaîne alimentaire est le plus récurrent. Ainsi, alors même qu'une majorité de notre échantillon se déclare gênée par les moustiques (87 % pour les Camarguais et 58 % pour les Aigues-Mortais), ces derniers n'en reconnaissent pas moins que l'insecte est un élément de l'écosystème que l'on se doit de considérer, sinon de protéger. Bien qu'étant plus enclins à exprimer un sentiment de gêne vis-à-vis du moustique, les habitants de Camargue qualifient le moustique d'utile, tout autant, sinon plus, que les Aigues-Mortais (respectivement 69 % et 55 %). Ce jugement accru chez les Camarguais, tient certainement à la désignation de la Camargue comme symbole de nature sauvage à protéger.

La diffusion des grilles de lecture de l'écologie scientifique, que révèlent ces discours sur le moustique, est d'autant plus prégnante que les jeunes générations, plutôt urbaines, plutôt salariées du tertiaire, ont profité de la massification du système scolaire. En effet, la propension à désigner le moustique comme utile augmente avec le niveau d'étude. En revanche, elle est plus faible chez les individus de plus de soixante ans⁵.

2.2. Persistance et transformation des représentations anciennes

L'évolution du rapport à la nature et à l'animal observée ici comme par d'autres chercheurs est à l'origine de conflits de représentation et d'usage⁶. En effet, malgré le caractère dominant de ces nouvelles représentations, d'autres plus anciennes perdurent. Ainsi, dans notre enquête par questionnaires, une majorité des habitants interrogés répondent par oui à la question « estimez-vous que le moustique est un insecte nuisible ? » (62 % en Camargue et 53 % en Petite Camargue). La propension à qualifier le moustique de nuisible tend à augmenter avec l'âge et se

⁵ Les données quantitatives ont fait l'objet d'un traitement statistique attentif. Les corrélations mises en avant dans cet article s'appuient sur des tests mathématiques fiables (principalement le khi2).

⁶ Des espèces emblématiques comme le loup ont tout particulièrement cristallisé ces oppositions et attiré l'attention de sociologues et ethnologues. On trouvera des analyses de ces conflits dans les recherches menées par S. Bobbé (2003) et I. Mauz (2002, 2003).

révèle inversement proportionnelle au niveau d'études. L'influence de ces deux variables conforte l'idée que les personnes âgées et/ou peu diplômées ont une certaine "immunité" face au processus d'écologisation. Leur âge laisse à penser qu'elles ont connu des temps encore fortement marqués par la conception anthropocentrique du monde caractéristique notamment du monde agricole, et/ou leur faible niveau d'études a limité leur contact avec l'argumentaire biocentrique très présent dans les cours de biologie et plus largement de sciences (Lambert 1999).

Ces survivances de représentations anciennes sont aussi l'objet d'un transfert à des peurs contemporaines, comme l'illustrent les préoccupations sanitaires associées au moustique. Une majorité des habitants interrogés considère qu'en France, le moustique peut transmettre des maladies à l'homme (69 % en Camargue et 56 % en Petite Camargue). Lorsque l'on demande à la population quelles sont les maladies transmises par le moustique, c'est le paludisme qui est le plus cité, par les deux sous-populations. Ce résultat pourra surprendre, dans la mesure où, selon les spécialistes, il n'y a plus en France que des cas de paludisme importé, c'est-à-dire contracté lors de déplacements en zone tropicale⁷. Cette forte évocation du paludisme s'inscrit dans une mémoire collective qui s'appuie sur des événements anciens. En Camargue, la maladie la plus citée après le paludisme est la "fièvre", parfois qualifiée de "fièvre des marais", ou exprimée au pluriel "les fièvres" (25 % des réponses). La fièvre est aussi évoquée en Petite Camargue, mais dans de moindres proportions (12 % des réponses). La mémoire relative aux maladies occasionnées par les moustiques, fièvre des marais ou paludisme, sous sa forme bénigne, semble appartenir à un passé plus lointain en Petite Camargue qu'en Grande Camargue. Pourtant la seule personne rencontrée ayant contracté une forme de cette maladie est un retraité saunier Aigues-Mortais qui affirme avoir été victime du paludisme dans les années 1960, alors qu'il travaillait à la mise en valeur de l'Étang du Lairan, alors marécageux, en vue d'une exploitation Salinière. Dans la région de Salin-de-Giraud, village ouvrier de Basse-Camargue, curieusement la mémoire de cette maladie est passée sous silence. Pourtant la littérature médicale atteste de la présence du paludisme sous sa forme "tierce bénigne" jusqu'aux alentours des années 1940 (Villon 1921, Sautet 1944). Il aurait donc pu être possible d'en trouver trace auprès des personnes interrogées dont on était informé de la présence sur plusieurs générations de leur famille dans la région. Chaque fois qu'était sollicitée cette mémoire, les propos devenaient évasifs ; on en avait bien entendu parler mais on ne connaissait personne qui en fut la victime dans son entourage proche. On s'empressait aussi de rajouter que cette maladie était plutôt le fait des conditions générales de vie jugées misérables ou insalubres que le fait proprement dit du moustique, comme s'il s'agissait là d'une "tare" du pays qu'il convenait de passer sous silence.

⁷

Aujourd'hui, « plus de 4 000 cas de paludisme d'importation à *Plasmodium falciparum* (Welch), Culicidae) sont dénombrés chaque année en France métropolitaine. Vingt malades en meurent tous les ans » (site Internet Société de Pathologie Infectieuse de Langue Française SPILF).

Après le paludisme, c'est le virus du Nil occidental qui est le plus cité en Petite Camargue, (20 % des réponses). Ce virus, également appelé "maladie des chevaux" par les habitants, est aussi évoqué en Camargue, mais dans de moindres proportions (11 % des réponses). Un effet de contexte peut en partie expliquer ce résultat. C'est effectivement en Petite Camargue que des cas de virus du Nil occidental se sont déclarés au cours de l'été 2000. Inversement, et comme s'il s'agissait d'une maladie moins "honteuse" car plus significative de "modernité", un manadier, âgé de 76 ans, annonce fièrement son immunité sans faille aux méfaits du moustique, et déclare être positif au virus du Nil occidental, depuis déjà... près de 50 ans ! Dans un registre sanitaire également plus contemporain, le moustique est parfois désigné comme "sale", ainsi cette Salinière lorsqu'elle explique :

« J'ai aucune idée de...les fièvres... je sais pas si c'est mortel ou pas... en France, en Afrique oui, je sais... mais moi je trouve ça sale de toutes façons, parce que ça va sur plusieurs personnes... tu sais le moustique qui a piqué une autre personne qui porte des maladies, c'est sûr... s'il pique plusieurs personnes c'est clair, peut-être le sida... du moment que c'est par le sang... ».

L'évocation du virus du sida (15 % et 15,5 % respectivement pour la Camargue et la Petite Camargue) pourra étonner. Il semblerait, selon des acteurs associatifs Camarguais, qu'il s'agit d'une rumeur partie des Saintes-Maries de la Mer. On constate à ce propos dans l'enquête par questionnaires que les Saintois sont plus enclins que les autres habitants de Camargue à citer le sida. L'évocation du sida ne se limite toutefois pas à cet effet de rumeur, mais s'inscrit plus largement dans le registre des peurs contemporaines.

Ces maladies citées par les habitants réunissent à la fois des maux qui, pour la France, relèvent essentiellement d'une autre époque (le paludisme, les fièvres) et des affections et virus plus spécifiques à la période contemporaine (le sida et le virus du Nil occidental). De ce point de vue, les craintes sanitaires à l'encontre du moustique associent des persistances de "vieilles peurs" et leur transfert à des peurs contemporaines. Ces craintes sanitaires laissent augurer un avenir que l'homme, devenu "apprenti-sorcier", ne maîtriserait plus. Un habitant de Petite Camargue nous livre son appréhension :

« Après on fait des super-moustiques qui résistent à tout. J'ai lu pas mal de livres de science-fiction [rires] mais ça m'a souvent donné raison parce que la réalité rejoint souvent la science-fiction et on fait des super-races qui dégènèrent et qui résistent à tout. Regarde les prochaines maladies, l'ébola, tous ces machins-là, ça fait pas peur ça ? Attends si le moustique il a l'ébola et qu'il te pique, attends mais on est pas loin de ça avec leurs conneries là ».

Les entretiens révèlent que le moustique est aussi perçu comme un vecteur de maladie potentiel pour les animaux, le cas des lapins (myxomatose) ou des chiens (dirofilariose) est souvent pris en exemple.

Les interviews de couples ont fait émerger une différence sensible de perception entre homme et femme du caractère nuisible ou vecteur de maladie du moustique.

Ainsi un couple de retraités agricoles entame un dialogue vif sur ces questions sans plus se soucier de la présence de l'interviewer. L'homme est d'emblée plus enclin que la femme à considérer : d'une part le moustique comme un vecteur de maladie, en particulier sur les personnes "faibles" (les nourrissons par exemple), d'autre part à invoquer le caractère nuisible, "emmerdant" de l'insecte. Pour appuyer son argumentation, cet homme, par exemple, décrit les nuages de moustiques qui gênaient quand on travaillait au-dehors, qui obligeaient à "habiller" les chevaux de toile de jute et évoque du même coup les autres insectes (mouches, arabis, taons et autres insectes piqueurs ou harcelants...) jugés tout aussi nuisibles. Son épouse, quant à elle, cite spontanément leur rôle dans la chaîne alimentaire et préconise l'apprentissage à la résistance aux moustiques des enfants dès leur plus jeune âge, après la protection sous voile du nourrisson présentée comme obligatoire. L'"écologisation" des mentalités se ferait-elle plutôt par les femmes ? soit que la femme ait opté pour une nourriture "bio", soit qu'elle revendique une position plus "modérée", soit qu'elle invoque le souci des générations futures ou l'idée théologique selon laquelle « Tout ce qui a été créé est utile ». D'autre part, de nombreux travaux anthropologiques ont montré que la femme est symboliquement perçue comme étant plus proche de la nature⁸.

À l'extrême, le moustique est parfois imaginé comme un vecteur de mort. On ne badine pas avec les moustiques, à trop s'y exposer on risquerait la mort. Ainsi, l'image du supplicé attaché à un arbre, en proie aux moustiques et bientôt vidé de son sang, est plusieurs fois revenue dans les propos. Les allergies provoquées par les piqûres de moustiques apparaissent plus courantes. Ces réactions allergiques suite à de trop nombreuses piqûres consécutives ou à une hypersensibilité, vont jusqu'à provoquer des prurits ou des gonflements parfois spectaculaires. Certains témoignages évoquent une sorte de phobie du moustique ou une sensation aiguë de malaise, voire de douleur après sa piqûre. L'allergie semble également remplir une fonction d'immunisation du point de vue de certaines personnes rencontrées qui déclarent avoir été victimes d'allergies, ou du moins de réaction violente aux piqûres de moustiques (gonflement, fièvre, démangeaisons) à l'occasion d'une invasion particulièrement féroce, qui les aurait définitivement "vaccinées" contre les effets secondaires des piqûres. Ces allergies, ou nommées comme telles, participeraient-elles également à l'"éducation" du corps aux moustiques, au même titre que la résistance à la démangeaison ? Les enfants en sont souvent victimes lorsqu'ils quittent le voile de leur berceau.

En dépit de ces différentes mésaventures que rencontre l'homme face au moustique, tout se passe comme si le caractère nuisible de l'insecte n'était pas, au bout du compte, socialement acceptable. En effet, après avoir souligné le caractère nuisible et même supposé dangereux du moustique, au même titre que le rat, soulevant même l'hypothèse d'un réchauffement planétaire qui induirait la possibilité d'une espèce invasive porteuse de paludisme, cet Aigues-Mortais par

8

Indisposées, enceintes, accouchées, les femmes sont tout à la fois redoutées et suspectées d'entretenir des rapports étroits avec l'ordre cosmique de l'univers (cf. Verdier 1979). G. Bertolini (2003) souligne aussi la spécificité féminine du rapport à l'environnement et à la santé.

exemple, qui se définit d'emblée comme une proie facile pour les moustiques, se reprend au terme d'un long plaidoyer contre ces insectes comme envahi par la culpabilité, et invoque un contrôle des populations plutôt qu'une éradication de l'espèce sous le prétexte de leur "nécessaire" utilité dans la nature⁹.

2.3. La construction d'une figure paradoxale : le moustique des champs et le moustique des villes

Bien que les variables "âge" et "niveau d'études" contribuent à expliquer les propensions plus ou moins fortes à qualifier le moustique de nuisible ou d'utile, elles ne permettent pas pour autant de dégager nettement deux sous-populations véritablement distinctes. Non seulement, ces catégories sont toutes deux majoritairement adoptées, mais de surcroît une part importante de la population qualifie tout à la fois le moustique d'utile et de nuisible. On peut en effet observer une cohabitation de ces deux postures chez un même individu. Il serait tentant pour l'observateur de conclure à une incohérence du discours chez ces individus. Toutefois, ce serait passer outre la capacité des acteurs sociaux à construire des argumentaires complexes, s'inscrivant dans ce que J.-B. Grize (1996) appelle la logique naturelle.

La logique naturelle ici à l'œuvre, ou manière de rendre logique un discours contenant des éléments contradictoires, permet aux individus d'intégrer permanence et changement, idéal et matériel. Le changement relève ici principalement de l'idéal, il s'inscrit dans ce que nous avons désigné plus haut processus d'"écologisation" des mentalités. Ce changement n'efface pas totalement les conceptions plus anciennes, mais s'y articule, comme l'illustre la permanence de vieilles peurs sanitaires (les fièvres, le paludisme) et le transfert vers des peurs contemporaines (le sida, le virus du Nil occidental). Enfin, le matériel relève ici de la vie quotidienne des individus qui sont très concrètement piqués par les moustiques, même en zone démoustiquée, quoique dans de moindres proportions. Que le moustique assaille l'être humain de ses piqûres est une évidence très concrète que l'on ne peut négliger tant elle influence les discours sur les moustiques. À ce titre, les entretiens révèlent comment une même personne peut tour à tour se dire gênée par les moustiques ou indifférente à ces derniers, sensible ou immunisée à leurs piqûres. Les contradictions apparentes que révèlent ces positionnements opposés au cours d'un même entretien donnent à voir la diversité des situations vécues qui font qu'un même individu peut selon le contexte supporter ou non les moustiques. De la forte gêne à "l'immunité", pour reprendre une expression souvent utilisée par la population locale, les personnes rencontrées

⁹ Il convient de préciser que durant cet entretien, l'interviewer, supposée dans de nombreuses situations d'entretiens comme étant "écolo", est plusieurs fois prise à partie pour fournir "La" justification attendue de l'intérêt écologique du moustique.

souhaitent exprimer tout à la fois leur habitude et leur sentiment, plus ou moins fort, plus ou moins durable, d'exaspération.

Ainsi, bien que reconnu par le plus grand nombre comme élément de l'écosystème, le moustique n'en demeure pas moins un insecte qui trouve généralement peu de grâce auprès du genre humain. Outre la gêne provoquée par les piqûres de moustiques et les craintes sanitaires, d'autres dimensions psychosociologiques entrent en jeu. En premier lieu, l'analyse psychologique a mis en exergue les sentiments de répulsion que les insectes tendent à provoquer chez l'être humain¹⁰. En second lieu, l'analyse sociologique et géographique a montré la stigmatisation "socio-spatiale" dont certains insectes font l'objet. N. Blanc (1996) met ainsi en évidence que « l'appartenance de l'insecte à l'idée de nature dépend de la répulsion qu'on éprouve à son égard, mais aussi des lieux dans lesquels on le trouve ». Travaillant sur les blattes, l'auteur montre que ces insectes qui « suscitent unanimement la répulsion et le dégoût cristallisent un mal-être social mais également un mal-être urbain ». Enfin, N. Blanc relève qu'en ville, l'animalité n'est pas intégrée à la naturalité. En d'autres termes, un même animal s'il est vu en ville n'est pas assimilé à l'idée de nature, alors qu'il l'est s'il est vu en dehors de la ville.

Dans le rapport au moustique, cette dichotomie urbain/rural est aussi présente. Elle prend dans ce cas une forme originale par son articulation avec les catégories utile/nuisible. Se dégage en effet des discours analysés l'idée qu'il existerait des moustiques des villes et des moustiques des champs (ou plus exactement des marais). Ce dualisme issu d'une rencontre entre savoirs vernaculaires et scientifiques¹¹ a le grand intérêt de rendre tenable par une répartition dans l'espace la figure paradoxale du moustique nuisible-utile. En effet de ce point de vue, le moustique des champs serait l'insecte utile, précieux maillon de la chaîne alimentaire, composante d'un écosystème fragile à protéger, tandis que le moustique des villes serait l'insecte nuisible, habitant des miasmes urbains (égouts, fosses septiques, jardins à l'abandon), invité non désiré aux apéritifs en terrasse et manifestations culturelles de plein air, perturbateur de sommeil des nuits d'été. Dans cette optique, l'insecte est "à sa place" en Grande comme en Petite Camargue. Pour preuve l'aveu de son intolérable nuisance dès qu'il en franchit les limites, cet Aigues-Mortais farouche opposant à la démoustication de la Camargue et adepte des promenades équestres, précise : « Je travaille à Avignon et le soir je dors là-bas, à Avignon j'allume et tant que je ne l'ai pas éradiqué le moustique...., ici c'est normal (en Camargue), là-bas non ».

Il convient aussi de noter la différence entre deux insectes, les moustiques et les arabis également présents dans les deux zones. L'arabis (*Culicoides* spp., Ceratopogonidae) est un petit diptère suceur qui sévit de mai à juin mais qui reste à

¹⁰ S. Kellert (1993) propose une synthèse de ces analyses psychologiques.

¹¹ Ce ne sont en effet pas les mêmes espèces de moustiques qui se développent en ville (*Culex pipiens* (L.), Culicidae) et dans les marais (*Aedes* sp., Culicidae).

l'extérieur des habitations. Est-ce le fait que l'animal reste dehors (à sa place ?) ou, à l'inverse du moustique, il ne fait pas l'objet d'une controverse¹², mais tous les individus rencontrés se sont déclarés d'emblée être sensibles et gênés par la présence des arabis, contrairement à celle des moustiques, qui appelle à des positions plus variées, sinon opposées.

La désignation "d'une juste place de l'animal" semble ancrée dans les formes culturelles du rapport entre l'homme et l'animal. « Être et se tenir à sa place, c'est donc être distant et farouche pour un animal sauvage, proche et docile pour un animal domestique, autochtone et autonome s'il s'agit d'un animal dit naturel » indique I. Mauz (2003). De ce point de vue, le moustique des marais serait un animal "sauvage" et le moustique des villes un animal proche (physiquement), mais non pas docile, sale et agressif de surcroît, qu'il convient donc d'éradiquer. Toutefois, la limite de ce commode dualisme tient à la fragilité de ses frontières. En effet, qu'il soit moustique des villes ou des champs, l'insecte est porté par les vents, parfois sur plusieurs kilomètres, transgressant de ce fait les frontières que l'homme aimerait lui assigner¹³. Ainsi, comme le souligne aussi I. Mauz (2003), ces formes de classification du monde animal et l'assignation d'une juste place pour chacun ignore une évidence : la capacité des animaux à parcourir de plus ou moins grandes distances.

L'ambiguïté concernant le statut ou la perception de l'insecte, tantôt nuisible, tantôt utile, est-elle révélatrice d'un type de rapport entre l'homme et le moustique ? "Ambigu" vient du latin *ambiguus* de *ambigere* qui signifie "tourner autour" comme le moustique qui vole autour de l'homme. Est-ce là une image que le vol de l'insecte fournit à la pensée, ou convoque-t-elle au déroulement même de la pensée ?

3. Le moustique allié et ennemi

La part importante d'habitants qualifiant le moustique de nuisible se comprend aussi au regard du vécu même des individus. En effet, les personnes qualifiant le moustique de nuisible sont aussi celles qui se déclarent davantage gênées par l'insecte et sensibles à ses piqûres. Que se dégage-t-il concrètement de ce face-à-face entre l'homme et l'insecte ? L'ambiguïté afférente au statut du moustique s'exprime-t-elle dans les pratiques ?

¹² À notre connaissance, il n'existe pas de traitement insecticide contre l'arabis.

¹³ Pour une analyse détaillée de ce dualisme moustique des villes / moustique des champs, cf. C. Claeys-Mekdade (2003).

Une image forte qui semble se dégager est celle de la métaphore guerrière ; elle rend compte, dans un premier temps, de cette confrontation corporelle. La relation homme-animal semble ainsi conduite sur ce mode particulier du combat ; soit qu'il s'agisse d'une lutte sans trêve qui nécessite d'une part une vigilance sans faille et d'autre part de se taper soi-même pour écraser l'insecte contre sa peau ; soit qu'il s'agisse de "résister" à la nuisance provoquée par l'animal, pour répondre à un enjeu identitaire ou en invoquant son utilité écologique. Mais qu'il soit qualifié d'allié ou d'ennemi, le moustique semble faire l'objet d'un processus d'anthropomorphisation (*cf.* A. Leiman *et al.*, cet ouvrage).

3.1. La chasse au moustique

Les métaphores cynégétiques et guerrières utilisées par les personnes interviewées mettent en scène une gestuelle qui pourrait correspondre à une forme civilisée de l'instinct que possède tout être vivant de se protéger et de protéger son territoire.

« Quand ils font du bruit, raconte cette Aigues-Mortaise, je les repère au bruit et je les élimine, d'un geste vif, comme ça, "crouic", et je l'écrabouille dans ma main. Voilà, ça c'est la technique numéro un. Si c'est sur quelqu'un d'autre, j'écrase aussi, je mets des claques, sans aucun remords et sans scrupule, j'avoue même avec une certaine forme de délectation ».

La relation au moustique est alors volontiers décrite par le truchement d'une métaphore guerrière, forme d'anthropomorphisation de l'insecte qualifié d'"ennemi", "le couteau entre les dents". L'homme y apparaît paradoxalement défavorisé dans un combat jugé inégal du fait de la relative invisibilité de l'animal, dû à sa petite taille, et à la sensation irritante de sa présence, seulement signalée par le sifflement qu'il émet ou par la piqûre qu'il provoque : « je fais pas le poids contre un moustique, le moustique, c'est lui qui gagne, c'est pas moi ; donc c'est épouvantable, je suis piqué, systématiquement ». Ainsi, aussi étonnant que cela puisse paraître, cette relation belliqueuse à l'insecte prend parfois des dimensions épiques où l'homme et l'animal semblent se livrer à un véritable "combat". Soit que le premier se définisse comme un farouche combattant des moustiques ou que le second soit qualifié d'ennemi héréditaire à cause d'une prédisposition épidermique, ou encore que le combat soit d'avance redouté, tel cet informateur invité à une partie de chasse : « Je sais que j'apprehende déjà parce que je vais être obligé de me battre contre les moustiques ».

Dans ces circonstances, le moustique bénéficie de qualificatifs à valeur humaine tels que « Ils sont vicieux » ou « Ils sont méchants ». Le moustique est d'autant plus redouté qu'il est supposé s'attaquer "volontairement" aux parties sensibles de la personne humaine :

« parce qu'ils sont vicieux, en plus, elles sont vicieuses d'ailleurs [rires], pauvres moustiques hein... C'est toujours désagréable, parce qu'ils choisissent les endroits les plus difficiles, style entre les doigts, les coins là, autour du

poignet, derrière les genoux, autour des chevilles, là où c'est bien pénible », nous dit cette Aigues-Mortaise.

Le moustique gagne une position "humanisée" ou "personnalisée" dans ce combat qui l'oppose à l'homme. L'expression communément employée "être mangé" par les moustiques traduit quant à elle une perte d'écart pour l'homme entre règne animal et règne humain. La petite bête peut enfin, par cette métaphore, manger la grosse. Les agressions des insectes sur le corps humain se caractérisent donc souvent par l'immixtion de ceux-ci dans des endroits intimes de type commissures de la peau. La douleur de ces piqûres effectuées sur des endroits pourtant qualifiés de "difficiles" d'accès est perçue plus vivement encore qu'une démangeaison ailleurs sur le corps, comme sur les membres où la peau plus épaisse résiste mieux aux assauts répétés des ongles. Dès lors les individus insistent plus encore sur l'aspect désagréable et la pénibilité extrême engendrée par ces atteintes à l'intimité du corps. Le moment du sommeil est le plus redouté d'entre tous, celui où l'insecte peut atteindre l'intimité du corps et, en particulier, le visage qui ne manquera pas de signaler cette atteinte sournoise le lendemain, au réveil.

Il convient de noter que la gêne que les moustiques peuvent faire ressentir à la population locale est appréhendée ici du point de vue de la sociologie et de l'ethnologie. Il ne s'agit donc pas d'évaluer la gêne effective, pour autant qu'une telle évaluation soit possible, mais de la saisir en tant qu'objet de représentations et de pratiques sociales. Concernant la gêne exprimée, l'enquête quantitative révèle une forte différence entre les "démoustiqués" et les "non-démoustiqués", les premiers se déclarant davantage gênés que les seconds (respectivement 42 % et 13 %). S'il n'est pas resitué dans le contexte local et les débats, voire les conflits, qui animent la scène politique camarguaise, un tel constat peut relever d'une lapalissade. En effet, quoi de plus logique, à prime abord, d'être moins gêné par les moustiques dans une zone démoustiquée que dans une zone non démoustiquée ! Parmi les arguments déployés lors des débats relatifs à la démoustication, l'un est que, même après démoustication, la gêne perdurerait. L'image du dormeur, éveillé par un moustique solitaire ayant échappé aux effets des insecticides est alors prise en exemple. Faut-il en conclure, au regard de la grande majorité des Aigues-Mortais se déclarant peu ou pas gênés par les moustiques, que cette image du dormeur éveillé par le bourdonnement de l'insecte appartient, en zone démoustiquée, au passé ? Celle-ci a encore un bel avenir et il convient de ne pas abuser de l'usage des "majorités", comme le montre de façon précise l'enquête qualitative. Ainsi, si l'enquête quantitative montre que la gêne exprimée par les "démoustiqués" est moindre que celle des "non démoustiqués", l'enquête qualitative tend à nuancer ce résultat. En effet, ce n'est pas tant la gêne qui apparaît plus forte mais l'acquisition d'une nouvelle habitude, celle de vivre plus souvent avec peu ou sans moustiques.

En Camargue comme en Petite Camargue, les personnes se déclarant gênées par les moustiques pendant leur activité professionnelle sont peu nombreuses (respectivement 3,5 % et 9 %). L'embarras causé par l'insecte est ainsi principalement ressenti pendant le temps hors travail, au domicile ou lors de loisirs. Ce résultat se comprend en partie à la lumière de l'évolution de notre société vers

ce que certains auteurs ont désigné comme « la révolution culturelle du temps libre » (Dumazedier 1988). Dans une société où l'activité tertiaire est en augmentation depuis plusieurs décennies, le temps de travail est aujourd'hui principalement passé à l'intérieur. Le bureau, la boutique, la salle de réunion... sont les principaux lieux de travail d'une part croissante de la population locale, comme de la population nationale.

Une différence est visible entre les Aigues-Mortais et les Camarguais. Les premiers déclarent arrêter momentanément certaines activités durant les périodes où les moustiques sont présents, telles que fuir le bord de sa piscine ou abandonner le jardinage, alors que les seconds semblent peu enclins à se laisser "empêcher" d'exercer leurs loisirs. Sans doute convient-il de mesurer ici l'espace du choix laissé aux "démoustiqués", par rapport à ceux qui ne le sont pas. Si l'Aigues-Mortais peut attendre d'autres occasions, sans moustiques, à l'exercice de son temps libre, il en va tout autrement du Camarguais qui ne peut évidemment pas se résoudre à s'en priver au vu de la présence quasi continue des insectes. La gêne ainsi "gérée" par les uns et les autres se trouve empreinte d'un certain "fatalisme" en zone non démoustiquée. Il reste tout de même une gêne, affectant la vie quotidienne durant la saison des moustiques, qui ne cesse d'être brandie comme particulièrement insupportable parce qu'elle semble faire l'objet d'une injuste privation. Il s'agit du plaisir éprouvé, surtout dans le cadre privé, durant la belle saison, de manger ou de boire l'apéritif dehors.

La résistance déclarée au moustique entre également pour une bonne part dans la lutte qui oppose l'homme au moustique. L'objectif poursuivi consiste alors à se vacciner, à s'immuniser contre les moustiques. Cette résistance acquise par le corps de certains individus contre le moustique s'inscrit donc dans un registre médical. Les "locaux", en zone démoustiquée ou non, déclarent en général ne pas "craindre" le moustique. Ils affirment même être "immunisés" ou "vaccinés" contre les moustiques. L'usage de cette expression traduit une référence explicite au vaccin qui habitue le corps à combattre les germes. L'idée même de cette vaccination au moustique est renforcée par l'emploi du même mot "germe" concernant les larves de moustique.

À force d'être piqué, le corps est ainsi censé acquérir une certaine résistance à l'insecte "parasite" par l'absence de réaction (rougeurs, cloques). Toutefois, malgré cette endurance corporelle, les individus s'en réclamant n'exposent pas leur peau inutilement. Les travaux agricoles et principalement les vendanges qui se déroulent au moment les plus intenses des éclosions d'automne, sont souvent pris en exemple pour expliquer comment l'on se protégeait des insectes par des foulards, rivés à l'arrière de la casquette pour les hommes, ou des cagoules en tissu de gaze, parant ainsi le visage et la nuque. Cette Aigues-Mortaise, femme d'agriculteur, se souvient :

« Je mettais un foulard, après quand le soleil se lève, il y en a plus, mais avant on commençait matin à vendanger, on commençait à 6 heures et demie, 7 heures, on s'arrêtait pour déjeuner... Je me rappelle quand on ouvrait les souches ! il sortait des moustiques, c'était ! Mais moi, je ne les craignais pas,

voilà. Mais les gens qui venaient de la montagne, ils craignaient. On passait du *No-pick* à ce moment-là... ».

On voit bien comment, malgré une résistance déclarée, on se protège quand même contre les assauts des insectes au moyen de tissus ou de répulsifs corporels, tout en faisant la différence avec les ouvriers agricoles venus de l'extérieur. L'immunisation au moustique passe également par une sorte d'insensibilité à la piqûre. Outre l'absence visible de réaction, on prétend ne pas les "sentir", surtout devant les touristes, alors que la gestuelle défensive¹⁴ imaginairesment déployée lors des entretiens pour illustrer la "chasse" au moustique et que les "étrangers" sont censés ne pas savoir utiliser, semble prouver le contraire. Mais peut-être faut-il accorder le bénéfice du doute et nuancer les situations. À l'intérieur, lorsque le corps endormi est sans défense, ou lorsqu'on est inactif, le moustique est perçu, "senti", plus gênant que lorsque l'on est tout entier occupé dehors, à l'exercice d'une activité où il convient de les ignorer ou de feindre l'insensibilité pour pouvoir continuer son activité.

L'enquête par entretiens a révélé un changement de perception dans la piqûre du moustique en zone démostiquée. Les piqûres sont souvent décrites comme étant plus douloureuses ou donnant lieu à des taches rouges voire des gonflements sur la peau. L'idée est souvent avancée qu'il s'agit d'un empoisonnement du sang provoqué par la démosquation dont le moustique serait le vecteur, l'idée d'une perte d'habitude de la confrontation directe avec le moustique n'est jamais évoquée, peut-être parce que cela équivaudrait à s'avouer "étranger" dans son pays ? Surtout lorsqu'on se félicite que le moustique agisse comme un repoussoir de touristes.

L'exemple de cette jeune Aigues-Mortaise (employée de mairie) qui a changé de rythme de vie avec la naissance de son enfant, ne pratiquant plus d'activités à l'extérieur (promenades à cheval, bains de mer...), semble indiquer une perte d'habitude de confrontation avec les moustiques. Elle supporte moins les "attaques" des moustiques, qu'elle qualifie "d'ennemi numéro un" durant l'invasion notable de l'automne 2001 dans la cité ; elle ne les entend plus, se gratte davantage, focalise son attention sur le désagrément occasionné par un bouton, bref évoque une gêne supérieure à celle des autres années. Ce changement est alors interprété d'abord sur le mode ironique par une mutation génétique du moustique, puis plus sérieusement par l'arrivée d'une autre "race" de moustiques alors qu'il semble plutôt le fait d'une organisation de vie plus "enfermée". Pour limiter la nuisance, la jeune femme évoque pourtant comment elle s'organisait de manière très réglée lorsqu'elle allait, par exemple, prendre des bains de mer le soir avec des amis, se rinçant à l'eau claire pour éviter que le sel ne favorise la démangeaison d'éventuelles piqûres et s'aspergeant ensuite de répulsif corporel ou en s'enfermant dans les voitures durant le moment où les insectes arrivaient en masse. Cette

14

Cette gestuelle défensive fait aussi l'objet d'une image "folklorisée" du passé où les amateurs de spectacles taurins agitaient tous leurs mouchoirs pour se défendre des insectes au soleil déclinant.

interprétation de la modification de perception dans le désagrément occasionné par le moustique sur le corps est renforcée ici par la mémoire familiale concernant cette gêne. Les parents de la jeune femme lui ont rapporté les balades du soir qu'effectuaient les Aigues-Mortais avant la période de démoustication et durant lesquelles :

« Ils devenaient noirs tellement il y avait de moustiques, ils passaient la main, ils devenaient rouges, mais ils n'avaient pas de marques de piqûres, pourtant ils avaient été piqués puisqu'il y avait du sang. Mon père, maintenant, quand il se fait piquer, ça lui fait des cloques plus grosses qu'une piqûre d'abeille. Alors qu'il me racontait quand il était jeune, cela ne lui faisait absolument rien, lui il dit que c'est la démoustication qui a empoisonné les moustiques et que maintenant quand ils nous piquent, ils nous filent leur poison avec ».

Peut-on en déduire que l'expérience corporelle du père est également due à une perte d'habitude de la confrontation massive des moustiques ?

Un autre registre de représentations est mentionné, celui de la souillure, si ce n'est celle due à la "pollution" consécutive à la démoustication, du moins celle liée à la saleté présumée de l'insecte qui se pose sur plusieurs personnes et diffuse le sang de l'une à l'autre. Quoi de moins étonnant que cette notion de souillure rattachée à un insecte dont on a vu qu'il est, en quelque sorte, un élément inclassable, entre utile et nuisible, ambigu et objet de paradoxe. Les travaux de M. Douglas (2001) sur la notion de souillure ont ainsi montré que l'objet d'une telle désignation donne lieu à des formes de "rites" ayant pour fonction d'encadrer l'"inclassable". La métaphore de la chasse aux moustiques ainsi que l'ensemble des techniques du corps (gestuelle, produits dont on s'enduit) ou des techniques domestiques (fermeture des portes et fenêtres avant que la nuit tombe, moustiquaires, insecticides...) sont souvent présentés, sur un mode mineur, comme tels :

« Donc tu prévois d'éteindre la lumière, de secouer ta moustiquaire, c'est un travail quoi, c'est vrai qu'après on s'y habitue, tu me diras, c'est un rite (rire), comme de les chasser...Alors, il te faut penser à fermer ton volet, si tu le fermes pas avant la tombée de la nuit tu es foutu, tu le fermes plus ».

Outre les dommages "occasionnés" sur le corps, les piqûres de l'insecte provoquent également des désagréments à l'esprit. Nombreux furent les entretiens ponctués de gestes convulsifs mimant la "chasse" au moustique ; tout aussi abondants furent ceux évoquant le harcèlement, l'agacement produit par le tournoisement incessant de l'insecte. Un agacement d'autant plus vif que la nuisance est perçue sur le mode fataliste. En effet, en zone démoustiquée comme en zone non-démoustiquée, la nuisance est souvent évoquée sur un ton résigné ; les moustiques sont ainsi vécus comme une gêne contre laquelle on ne peut faire grand chose si ce n'est les chasser de la main ou les tuer en se tapant le corps et le visage. Cependant, ce rapport quelque peu désabusé à l'insecte se réfère à deux systèmes d'explications sensiblement différents que l'on fait – ou non – l'expérience de la démoustication ; selon que cette expérience montre que l'éradication complète du moustique est impossible dans une région de zone humide qui en favorise l'éclosion, ou que le

caractère fataliste de sa présence se trouve imputé au refus explicite de la démoustication.

3.2. *Le symbole identitaire*

Que faut-il déceler derrière cette difficulté souvent rencontrée au cours de l'enquête à "avouer" la nuisance occasionnée par les moustiques quand on est du pays ? Dans une même phrase, cet élu municipal de la ville d'Aigues-Mortes, natif du pays, chasseur et commerçant, décrit une invasion de moustiques durant le mois de septembre 2001 en la qualifiant de "carnage", de "Bérézina", répétant plusieurs fois, « C'était invivable, infernal, mortel ». Il ajoute : « Je me suis fait piquer de partout, pas piquer parce que je ne crains pas, mais alors c'était effarant ». Mais lorsque la question d'une éventuelle propagation de la maladie par le moustique lui est posée plus loin, il s'empresse de répondre : « Non, non parce que depuis que l'on se fait piquer par les moustiques, on devrait être morts [rires] ; parce que moi quand je dis que je me fais piquer, je me fais piquer, c'est effarant des fois, le soir ». Il déclarera enfin être immunisé, même s'il avoue encore ne pas supporter la présence, ou plutôt le bourdonnement d'un seul moustique la nuit dans sa chambre. Tout se passe, en effet, comme si en affirmant "ne pas craindre les moustiques" on signifiait dans le même temps "être du pays". Même en zone démoustiquée, l'insecte piqueur fonctionnerait-il comme un marqueur identitaire ? L'étranger est d'ailleurs désigné comme vulnérable, voire allergique, et provoque généralement chez l'informateur, des projections scéniques durant lesquelles la personne étrangère dont le corps est inconsciemment dénudé ou qui ne sait pas "chasser" le moustique, enfle et rougit à vue d'œil. "Ne pas craindre les moustiques" suppose une certaine forme d'adaptation à l'insecte : s'habiller en conséquence, déployer une gestuelle défensive, résister à la démangeaison. Ces techniques adaptatives visent à établir une relation "équilibrée" ou du moins supportable entre l'homme et l'insecte ; ce processus s'accompagne d'une relative anthropomorphisation de l'animal qui vise à se demander qui, de l'homme ou du moustique, s'habitue à l'autre : « Disons qu'ils [les moustiques] nous connaissent ».

Il pourrait paraître superflu de distinguer la gêne exprimée et la sensibilité déclarée. Pourtant, les enquêtes quantitatives et qualitatives montrent qu'il s'agit bien de deux dimensions différentes. En effet, bien que se déclarant davantage gênés que ne le font les Aigues-Mortais, les habitants de Camargue tendent plus souvent à se dire peu sensibles aux piqûres de moustiques. Les habitants seraient donc partagés entre habitude prise et exaspérations répétées. À ce titre, plus les individus habitent depuis longtemps en Camargue, ou à proximité, ou en Petite Camargue, moins ils se déclarent gênés par les moustiques. Avec le temps, ces derniers s'habituerait aux assauts des moustiques à moins, peut-être, que les moins résistants finissent pas quitter les lieux...

L'étonnante cohabitation entre, d'une part, l'affirmation d'une endurance, voire d'une immunité vis-à-vis des moustiques, et d'une exaspération parfois extrêmement forte, et d'autre part, la corrélation entre ancienneté d'habitation et

faible sentiment de gêne, sont deux dimensions liées l'une à l'autre qui se comprennent aussi à la lumière de considérations symboliques. L'analyse montre, en effet, que le rapport aux moustiques et notamment la résistance déclarée à leurs piqûres et/ou le savoir-faire pour s'en prémunir, constituent des éléments de marquage identitaire. Le lien entre "résistance" aux moustiques et sentiment identitaire est particulièrement visible au sein de la population camarguaise. Le questionnaire concernant cette sous-population a été enrichi d'une question spécifique concernant le sentiment d'appartenance identitaire. Or, plus les individus disent se sentir Camarguais et moins ils tendent à se déclarer gênés par les moustiques. Le sentiment identitaire camarguais constitue une immunité symbolique face à la gêne produite par les moustiques. En Camargue, il s'agit d'un discours récurrent, composant de l'identité locale et nourri de la littérature provençale, de la tradition taurine et du mythe du gardian comme emblème du "vrai Camarguais" (Claeys-Mekdade *et al.* 2002). Dans les communes d'Arles et des Saintes-Maries de la Mer, le sentiment identitaire camarguais est étroitement lié à l'ancienneté de la présence de quelqu'un sur les lieux et à sa situation géographique au sein de ce qui est désigné comme la "vraie" Camargue, c'est-à-dire l'île qui s'étend entre les deux bras du Rhône. Dès lors, la figure symbolique du "vrai Camarguais" vue par les habitants de Camargue, serait incarnée par celui, voire celle, qui vit entre les deux bras du Rhône depuis plusieurs années et qui, en outre, ne craint pas ou peu les moustiques. Dans les représentations locales, celui qui craint les moustiques serait soit un être fragilisé par son jeune âge – ou au contraire son grand âge – et son état de santé, soit un être qui n'est pas du crû : il s'agit en premier lieu de l'habitant nouvellement installé, ou éloigné du berceau camarguais et, en second lieu, de celui qui n'est que de passage, typiquement, le touriste. Ainsi, la résistance vis-à-vis du moustique permettrait de distinguer l'"autochtone" du nouveau venu, mais aussi et surtout du touriste. Il convient de souligner qu'il s'agit là d'une figure symbolique sinon mythique.

En Petite Camargue, la relation entre identité locale et résistance aux moustiques est également visible. Au pire le moustique est présenté comme une fatalité, ou en tout cas comme un élément difficilement dissociable de l'écologie du pays, un paramètre plus ou moins contraignant du milieu, il conviendrait donc de l'accepter ou de s'exiler. L'insecte devient alors un élément identitaire faisant partie du paysage. Le moustique, trait identitaire ou présenté comme tel, fait du coup l'objet d'un renversement de la relation jusqu'alors guerrière et devient, par un procédé antithétique d'anthropomorphisation, un ami en lieu et place d'un ennemi. Mais, n'est-ce pas quelque peu forcer le trait ? Car la piqûre reste vive malgré la paix conclue avec l'animal, et l'homme doit alors prendre sur lui et se livrer à un jeu de "mentalisation". Celui-ci consiste à se persuader que les moustiques font partie du paysage, qu'ils sont des amis et qu'être du pays c'est ne pas sentir leur piqûre ou, du moins, prendre sur soi jusqu'à offrir son corps en sacrifice. Un habitant de la Petite Camargue prend ainsi l'exemple de son grand-père pour expliquer ce que signifie pour lui l'emploi de ce terme "se mentaliser" :

« Ça veut dire que je me dis que non, que je suis dur, que je sens rien, que je suis un type du pays et puis voilà quoi. Tu sais mon grand-père, il taillait dans la

vigne y'avait des moustiques, non des arabis tout ça, il a pété les plombs hein, il a pris sa chemise (geste imitant l'ouverture de la chemise) et il a dit : « mangez-moi ! » tout le monde était là : « mais il est fou ! », noir, couvert de moustiques, et il taillait et il disait : « je sens rien, je sens rien, je sens rien ». Moi je suis un peu comme ça ».

Il convient de noter que ce jeune père de famille, pro-moustique, possède une “bonne” situation professionnelle et fréquente, durant ses loisirs équestres, un haut lieu de la tradition camarguaise.

Un retraité aigues-mortais ayant passé sa jeunesse en Camargue, revendique lui aussi une “immunité” comme démultipliée par cette expérience en pays de moustiques où il dit s'être baladé torse nu et en short en mimant seulement un geste d'éloignement des insectes. Pourtant, un peu plus loin, il avoue y être retourné pour chasser et n'avoir résisté aux assauts des moustiques qu'en se vaporisant de lotions corporelles. Il convient de nuancer l'analyse de cette contradiction entre un souvenir de jeunesse forcément idéalisé et une expérience vécue plus récemment, celle d'une partie de chasse, dont on a vu qu'elle était typiquement une activité où la gêne occasionnée par le moustique est particulièrement forte.

Toutefois l'hypothèse d'identification à une “camarguité” appartient peut-être davantage à la mémoire collective pour ce qui concerne la Petite Camargue. L'enquête qualitative, mis à part ces deux cas de personnes ayant un lien assez fort avec la Grande Camargue, l'un par rapport à l'enfance, l'autre pour des raisons plus idéologiques, n'a pas enregistré de corrélation évidente ou sous-jacente entre le fait d'être immunisé ou moins sensible aux piqûres et le sentiment d'appartenance à l'identité locale camarguaise. Lorsque la résistance aux moustiques est mise en avant, elle est certes le fait d'une appartenance locale mais pas forcément désignée comme partie intégrante d'une éventuelle “camarguité”. L'hypothèse d'une perte de ce sentiment identitaire n'est-elle pas à relier à l'affectation touristique de l'ensemble du territoire Languedoc-Roussillon ? Un commerçant aigues-mortais exprime ce sentiment de perte d'identité concernant la Petite Camargue :

« Il y a eu l'assèchement des marais, on a eu une période en 1960, où il y a eu l'accroissement des Pieds-Noirs qui sont descendus dans le Midi, où il a fallu assécher les marais pour des agriculteurs et puis c'était comme ça, la Petite Camargue a été menée en pâture en disant : « faites ce que vous voulez là, mais laissez nous la Grande Camargue » et puis nous on a pratiquement tout perdu. (...) la Petite Camargue, moi je dis qu'elle a été rayée de la carte ».

Le sentiment d'immunité ressort également lors de la confrontation avec des personnes extérieures au territoire, en zone démostiquée ou pas. Dès lors, la frontière, entre ceux qui sont immunisés et ceux qui ne le sont pas, fait davantage référence à une dichotomie plus grossière entre gens du Nord et gens du Sud, entre nordistes et méditerranéens, entre bruns et blonds, entre ceux qui ont la peau blanche et fine et ceux qui ont une peau mate, plus épaisse...

3.3. *Le moustique, le touriste et l'habitant*

Historiquement, on l'a vu, la démoustication est liée dans la région au développement touristique. Actuellement, les professionnels du tourisme sont parmi les principaux protagonistes des débats camarguais sur la démoustication du Delta. Ce lien historique et politique entre démoustication et touriste est-il aussi présent dans le discours des habitants ? Peut-on aujourd'hui réduire la question de la démoustication à une politique de développement touristique ? La comparaison des réponses obtenues aux questions « Quels sont les inconvénients d'habiter en Camargue ou à proximité ? » et « Quels sont les inconvénients d'habiter à Aigues-Mortes ? » apporte une première information. L'inconvénient le plus cité en Camargue est la présence de moustiques (54 % des réponses, contre 2 % en Petite Camargue). Le poids de ces réponses est d'autant plus grand que cette question était posée en tout début de questionnaire, avant qu'il ne soit précisé que l'enquête porte plus particulièrement sur les moustiques. Inversement, l'inconvénient le plus cité en Petite Camargue est la présence de trop nombreux touristes (47 % des réponses, contre 0,5 % en Camargue) ou plus généralement les conséquences de cette présence (circulation, stationnement difficiles...). Touristes ou moustiques ? Faut-il donc choisir ? Ainsi, bien que les Aigues-Mortais mettent en avant les inconvénients de la surpopulation estivale, ils n'en soutiennent pas moins, pour la plupart d'entre eux, le principe du développement touristique. Ces réponses permettent de relativiser les discours anti-tourisme attribués aux habitants par les protagonistes de la controverse relative au projet de démoustication. En outre, les individus favorables au développement touristique sont davantage favorables à une démoustication des zones habitées que les autres, en Camargue comme en Petite Camargue.

Ainsi, pour les uns, l'insecte et ses piqûres sont désignés comme un frein au développement économique de la Camargue. Pour les autres, le moustique permettrait de limiter les pressions touristiques et immobilières du fait de l'inconfort qu'il imposerait aux visiteurs peu avertis. On peut à ce titre observer chez certains individus un glissement de l'argumentaire environnement (la démoustication détériore l'écosystème) à une stratégie protectionniste (les moustiques limitent la pression touristique et immobilière), sinon à un rejet de l'autre que nous avons analysé ailleurs en termes de "tentation xénophobe" (Claeys-Mekdade 2000, 2003).

Si les débats relatifs au tourisme et aux moustiques sont étroitement liés, ils ne se limitent pas l'un à l'autre. En effet, on peut remarquer que même les individus se déclarant défavorables à un développement du tourisme, peuvent défendre l'idée d'une démoustication des zones habitées (70,5 % d'entre eux). D'abord pensée comme un facteur de développement du tourisme dans les politiques de développement économique du Languedoc-Roussillon, la démoustication concerne aussi et, semble-t-il, de plus en plus, la qualité de vie, ou tout au moins le confort de la population locale.

En Camargue et notamment à Salin-de-Giraud, la carence en touristes est certes fortement corrélée à l'abondance de moustiques, mais elle est également associée à la quasi-inexistence de structures d'accueil touristique. Cette impression est d'autant plus forte, qu'à Salin-de-Giraud, la population a le sentiment d'accumuler les handicaps : pas de développement économique lié au tourisme, pas de démoustication, un éloignement par rapport aux centres de décisions politico-administratifs... Une habitante se fait l'écho du sentiment de "laissé pour compte" exprimé, selon elle, par la plupart des Saliniers :

« Je suis ni pour ni contre, j'aimerais bien qu'il n'y ait pas de moustiques dans Salin, qu'il y en ait autour bon, il faut bien qu'ils vivent aussi, on va pas tuer tout le monde parce qu'il t'embête. C'est vrai, ils démoustiquent Arles, pourquoi ils démoustiquent pas Salin ? Pourquoi ils vont démoustiquer Aigues-Mortes, pourquoi ils démoustiquent pas ici, alors que, bon, Aigues-Mortes, Salin, ça fait à peu près pareil, les marais salants autour et tout, c'est un peu le même milieu. Alors pourquoi ils ont démoustiqué là-bas et pas ici ? Alors après ils vont te dire, ouais, parce que là-bas y'a des touristes, sinon les touristes y vont pas venir et patin et... ça c'est le genre de discussion qu'il y a : ouais parce que là-bas y'a des touristes, alors si y'a trop de moustiques, les touristes ils y iront pas, donc ils démoustiquent, oh Salin, c'est un trou perdu ! tout le monde s'en fout, c'est ce qu'ils se disent... ».

L'idée développée ici dénonce le fait que le confort des touristes passerait avant celui des résidents. L'aspiration au confort pour tous, résidents et touristes, est avancée. Les Saliniers évoquent, dans leur quasi-totalité, la privation de ce plaisir simple et pourtant impossible en zone non-démoustiquée, le soir, durant la saison. La frustration de ces soirées de détente, apéritifs, barbecues ou repas d'extérieur, est souvent perçue comme une atteinte à la liberté de s'organiser et de jouir "comme tout le monde" des belles soirées d'été. Certains disent avoir tout essayé, du ventilateur aux pièges électriques en passant par les lotions corporelles. L'idée même du harcèlement des moustiques à l'heure fatidique est plus forte et empêche de profiter pleinement de ce moment privilégié.

L'opération technique de démoustication, à laquelle on reconnaît un apport de confort pour la vie au quotidien, surtout dans la cité, et pour les touristes, mais que l'on soupçonne aussi de nuire à la nature et que l'on rend responsable parfois d'une mutation génétique du moustique, revêt, elle aussi, un statut ambigu. Elle est évoquée à la fois positivement et négativement. Trop de démoustication conduit au dépérissement de la nature ; pas de démoustication provoque une perte de touristes et, par suite de développement économique, constitue parfois, pire encore, un retour en arrière. Celui-ci, évoqué à plusieurs reprises chez les démoustiqués, annoncerait alors un retour à l'enfermement : « on s'enfermait, alors que là on est pas enfermé... C'était infernal, c'était atroce, quand il arrivait le soir, on était obligé de rentrer... ».

En Petite Camargue, la diminution de la nuisance du moustique par le drainage et les opérations de démoustication aurait ainsi conduit à l'ouverture sur l'extérieur. Pas seulement le soir, dans la cité, mais également sur un extérieur plus lointain, plus général : celui de la société globale (par le développement économique de la

région à travers la dynamique de l'évolution générale de la société, congés payés et temps des loisirs), celui des touristes et de l'ailleurs.

Le marais, symboliquement perçu comme l'inconscient (Chevalier et Gheerbrant 2000) lorsqu'il est drainé et débarrassé de ses miasmes et de ses moustiques, appelle-t-il une libération de l'expression et rend-il plus aisé le rapport à l'autre, à l'extérieur ? Dans le même temps, comme la contrepartie consentie à cette ouverture, on relève un sentiment de perte de ce qui constituait à la fois la richesse biologique et identitaire du pays.

Conclusion

Dans ces conditions, le moustique ne constitue-t-il pas *in fine* un "moyen de dire" autre chose, au-delà de la nuisance qu'il occasionne, en ce qu'il appelle à un plus large débat concernant l'aménagement du territoire auquel il est inféodé (cf. E. Dounias (sanglier), M.-D. Ribéreau-Gayon, A. de Saint Sauveur, M.T. Walsh, M.T. Walsh et H.V. Goldman, cet ouvrage) ? La question de départ qui consistait à interroger « Qui de l'homme ou de l'animal était la proie ou le prédateur ? » prend alors une dimension supplémentaire. L'homme voulant éradiquer le moustique nourrirait le dessein de changer son pays, tandis que l'animal en faisant de l'homme sa proie garantirait le caractère "méritoire", paramètre identitaire fort, de ce même pays. Lorsque, à l'inverse, le moustique est présenté comme la proie de l'homme, c'est plus largement l'écosystème tout entier, dans sa biodiversité qui semble menacé. Cette vision "écologisante" du moustique est alors dans le même temps stigmatisée en ce qu'elle représente plus largement un profond changement des mentalités, dans lequel une certaine partie de la population ne se reconnaît pas forcément et éprouve parfois la sensation désagréable de ne pas être convoquée à participer au "destin" de son territoire, du point de vue des usages sociaux, économiques et culturels à venir.

Références bibliographiques

BATA P., GUILLEMET D., PÉRET J. (éds),
2002 — *Aux rives de l'incertain. Histoire et représentations des marais occidentaux du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Somogy.

BERTOLINI G., 2003 — « La santé ou l'environnement ? » Essai de diagnostic d'un modèle socioculturel. *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, 49 : 5-12.

BESSYS-PIETRI P., HILAL M., SCHMITT B.,
2000 — Recensement de la population 1999. Evolutions contrastées du rural. *INSEE Première*, 726, juillet, INSEE

BLANC N., 1996 — *La nature dans la cité*. Paris, Thèse de Doctorat en Géographie, Université Paris 1.

BOBBÉ S., 2003 — Polémique autour du projet de zonage, appliqué à la gestion des loups dans l'arc alpin. *Espaces et Sociétés*, 110-111 : 111-128.

CHAPUIS J.L., BARRE V., BARNAUD G. (éds), 2001 — *Recréer la nature. Réhabilitation, restauration et création d'écosystèmes*. Programme National de Recherche du Ministère de l'Aménagement du territoire et de l'Environnement, Document de synthèse.

CHEVALIER J., GHEERBRANT A., 2000 — *Dictionnaire des symboles*. Paris, Laffont, (première édition 1969).

CLAEYS-MEKDADE C., 2000 — *Les conflits d'aménagement. Rapports à la "nature" et rapports sociaux. La Camargue, un cas révélateur*. Aix-en-Provence, Thèse de Doctorat en Sociologie, Université de Provence.

CLAEYS-MEKDADE C., 2003 — Les controverses relatives à la démoustication de la Camargue : Rapports à l'animal et au territoire. *Espaces et Sociétés*, 110-111 : 147-166.

CLAEYS-MEKDADE C., CORSAND L., NICOLAS L., SCHLEYER-LINDENMANN A., 2002 — Être ou ne pas être entre les deux bras du Rhône : Identité(s) Camarguaise(s) aujourd'hui. *Faire Savoir*, Revue de l'association AMARES.

CLAEYS-MEKDADE C., MORALES A., 2001 — *Les moustiques et la démoustication vus par les Camarguais*. Rapport intermédiaire, contrat PNRC / DESMID.

CLAEYS-MEKDADE C., NICOLAS L., 2002 — *Être ou ne pas être démoustiqué. Enquêtes ethnologique et sociologique comparatives : Camargue et Petite Camargue*. Rapport final sous la direction de Picon B., Contrat DESMID-EID Convention N°2000/14, Contribution au Programme Life-Environnement N°Life env/F/000489.

CORBIN A., 1982 — *Le miasme et la jonquille*. Paris, Aubier.

DEREX J.M., 200 — " Pour une histoire des espaces humides : bilan historiographique français (XVIII°-XX° siècle) ". In Bata P., Guillemet D., Péret J. (éds) : 15-20.

DONADIEU P., 2002 — " Les paysages de marais : enjeux sociaux et perspectives ". In Bata P., Guillemet D., Péret J. (éds) : 357-362.

DOUGLAS M., 2001 — *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La découverte.

DUMAZEDIER J., 1988 — *Révolution culturelle du temps libre 1968-1988*. Paris, Meridiens Klincksieck.

EIZNER N. (éd.) 1994 — *Les représentations sociales de l'environnement. Le cas de la France*. Paris, Groupe de recherche sur les mutations des sociétés européennes, contrat MRT/CNRS N° 501433, Janvier.

FABIANI J.L., 1985 — " Science des écosystèmes et protection de la nature ". In Cadoret A. (éd.) : *Protection de la nature : Histoire et idéologie, De la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan : 75-93.

FRANQUET E., FAYOLLE S., 2003 — *Étude d'impact d'un éventuel traitement au BTI sur le territoire du Parc Naturel Régional de Camargue*. Contrat IMEP-PNRC, sous la direction de Cazaubon A.

GRIZE J.B., 1996 — *Logique naturelle et communication*. Paris, Presses Universitaires de France, 161 p.

JOLLIVET M., MATHIEU N., 1989 — *Du rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui*. Paris, L'Harmattan.

KELLERT S., 1993 — Values and perceptions of Invertebrates. *Conservation biology*, 7 (4) : 845-855.

LAMBERT S., 1999 — Quand l'écologie et la biologie s'appelaient histoire ou sciences naturelles. Application aux animaux utiles ou nuisibles. *Courrier de l'environnement de l'INRA*, 38 : 23-40.

MAUZ I., 2003 — Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises. *Espaces et sociétés*, 110-111 : 129-146.

MICOUD A., 1993 — Vers un nouvel animal sauvage : le sauvage « naturalisé vivant ». *Natures, Sciences, sociétés*, 1 (3) : 202-210.

MONTFALCON M., 1826 — *Histoire médicale des marais et traité des fièvres intermittentes causées par les émanations des eaux stagnantes*. Paris, Librairie de Béchét jeune.

PICON B., 197 — *L'espace et le temps en Camargue*. Arles, Actes sud.

SAUTET J., 1944 — À propos d'une épidémie en Camargue. *Marseille Médical*, 2 : 53-64.

Site Internet *Société de Pathologie Infectieuse de Langue Française* (SPILF), 2005 — (http://www.infectiologie.com/site/_spilf_presentation.php).

SOUBIRAN J.R., 2002 — “ La représentation du marais dans l’imaginaire graphique et pictural symbolistes ”. In Bata P., Guillemet D., Péret J. (éds) : 161-178.

VILLON P., 1921 — *Le Paludisme dans le Delta du Rhône. Étude Historique, Géographique et Clinique de la Fièvre Paludéenne dans la Région du Bas-Rhône et de la Basse-Camargue*. Lyon, Thèse de Médecine, Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon.

Man and mosquito

Which is the prey?

Which is the predator?

Cécilia CLAEYS-MEKDADE
mekdade@univmed.fr

Laurence NICOLAS
laurence.b.nicolas@wanadoo.fr

Keywords

Camargue, ethnology, sociology, représentations, mosquitoes

Since the 19th century, the Mediterranean laguna have undergone methodic draining and rehabilitation, a major part of which has been the eradication of mosquitoes. In the 1950s, to the decision to rehabilitate the land for agricultural purposes was added the objective of attracting tourists. In France, it was with this goal that the region of Languedoc-Roussillon became the stage for a large-scale mosquito eradication program, whereas the neighboring Camargue delta became a nature sanctuary, thus avoiding any procedure of mosquito eradication. This difference in treatment was questioned on the local political scene in the 1990s, thus placing mosquitoes at the heart of a local debate. The opponents and the supporters of eradication came to a head over the status of the mosquito. Of the two, man and insect, which is the prey and which is the predator?

The mosquito is indubitably linked to humid areas, thus perception of the insect closely follows that of the areas where it is found, but not exclusively. Humid areas, ponds, marshes, bogs... are widely seen as conducive to disease, malaria and fever, supposedly transmitted through the air; according to the medical theory of 'airism', dominant in the 18th century¹⁵. However, as long as the link between

¹⁵

We refer the reader to the rich collective work of Bata *et al.* (2002) that served to guide us in this brief preliminary exploration of how marshes are viewed.

disease and marshes was the air, the mosquito does not seem to have been subjected to any ostracism. It was the area, and the area alone, which was believed to generate the disease through the essential emanations of which it was the center. It was only with the advent of Pastorian medicine that it was discovered that the mosquito was the true vector of disease that they could both be categorized. The ecological sensitivity of these last few decades has led to a reversal of the largely negative image of the marshes to one containing ecological, landscaping, even patrimonial values (Donadieu 2002).

At the end of the 19th century, the Bas-Rhône region, which stretches from the Camargue to the plains of Aigues-Mortes, was described as the seat of marsh fever, as a zone infested with mosquitoes and malaria, through putrid and mephitic emanations. From that viewpoint, the only good marsh was a dry marsh. Along with sanitary draining also went draining the land for agriculture. However, in Camargue, these projects came up against local resistance, first passive, then active, even militant. So despite about 20 projects for marsh drying, draining or even pond filling, the Camargue marshes resisted the policies. From 19th century symbols of authentically wild areas, bases for cultural resistance, they progressively became, during the 20th century, international symbols of ecological riches and biological diversity to be protected. One glimpses the premises of a dualism on either side of the Minor Rhône river, to the west, Languedoc-Roussillon was drained and put to agricultural uses, to the east, latifunduous Camargue kept its swamps, which then became ecosystems in need of protection.

In 1995, the program proposed by the left wing coalition elected to the Mayor's office in Arles, clearly stated the wish to eradicate mosquitoes in order to relieve the inhabitants of the nuisance of the biting insects. This program took a stand against the existing zoning laws, saying that Arles had been neglected by mosquito eradication policies. Those for and those against the eradication in Camargue both complained to the town - the former demanding that the project be abandoned, or at least limited, the latter demanding that it be put to work immediately. The developing controversy was at once political, economical and scientific. The "prey/predator" divide furnishes a key towards beginning to understand the controversy. On one hand, certain neighborhood associations as well as tourism spokespeople claim to be victims of the insect affecting their own comfort as well as that of their clients. On the other hand, those opposed to the eradication point to the damage it does to the ecosystem. Thus they act essentially as safe keepers of protected areas. From that perspective, the mosquito and the ecosystem as a whole are presented as the victims of mankind, wrecker of fragile nature. The following analysis is founded on interviews with both the partakers in the controversy and the inhabitants. These interviews are supplemented by an enquiry through questionnaires answered by a sample of 260 inhabitants of the villages of Arles (Camargue) and Aigues-Mortes (Petite Camargue).

The first result apparent from this analysis concerns the plural and paradoxical relationship between the different decision makers and inhabitants with the mosquitoes. In effect, the insect seems to be the object of a hazy classification, between useful and harmful, linked to a classification stemming from local

knowledge, in competition with one stemming from the spread of scientific knowledge. The transition from the social treatment of the marshes and its fauna in terms of draining and eradication to the wish to protect the ecology stems from what we propose to call a process of ecologization. Wilderness to be tamed becomes nature to be protected. With the decline of farming and the diffusion of environmental preoccupations, the categories of noxious and useful used to classify the animal kingdom are modified (Micoud 1993, Lambert 1999).

In our enquiries, this 'ecologization' in the mentalities is very visible. In eradicated and non-eradicated zones alike, most of the participants interviewed consider that mosquitoes have their uses. Amongst the arguments put forward in the mosquito's favor, its place in the food chain is the most recurrent.

Despite the dominant trait of these recent representations, other, older ones, continue to exist. The proclivity to consider the mosquito noxious tends to increase with age and turns out to be inversely proportionate to the level of education. The influence of these two variables lends support to the idea that older and/or less educated people show a relative 'immunity' to the process of 'ecologization'. These remnants of older representations are also subjected to a transfer to contemporary fears, as illustrated by the sanitary preoccupations associated with mosquitoes. When people are asked which diseases mosquitoes transmit, both sub-populations most often mention malaria, then the West Nile virus, which is the most often mentioned in Petite Camargue (20% of the answers). In a contemporary sanitary register, the mosquito is sometimes referred to as 'dirty'. At one extremity, the mosquito is sometimes seen as a vector of death. One doesn't mess with mosquitoes. Too much contact can have dire consequences. The image of a martyr tied to a tree, prey to the mosquitoes, soon to be emptied of his blood appeared several times. Some descriptions evoke a sort of mosquito phobia, or a sharp feeling of sickness or even pain on being bitten. Despite the various mishaps man encounters through mosquitoes, all is as though the noxious trait of the insect was not, in the end, socially acceptable.

The mosquito debate also revolves around the town/country divide. Thus it takes on an original shape through its articulation around the categories useful/noxious. Analysis of the texts shows that there is the idea that city mosquitoes are different from country (or more specifically marsh) mosquitoes. The country mosquito is seen as a useful insect, a precious link in the food chain, component of a fragile ecosystem to be protected, whereas the city mosquito is seen as a noxious insect, breeding in urban miasma (sewers, septic tanks, empty lots), the unwelcome guest at terrace cocktail parties and outdoor shows, disrupter of summer nights' sleep. The designation of the 'animal's rightful place' seems anchored in the cultural forms of the relation between man and animal.

The man-animal relation also seems to be carried out in combat mode. Be it either the incessant battle requiring constant vigilance on the one hand, and having to hit oneself to squash the insect against one's skin on the other hand. Either one must 'resist' the annoyance caused by the insect, to be consistent with an identity role, or evoke its ecological usefulness. But whether friend or foe, the mosquito seems to be undergoing an 'anthropomorphization' process.

It must be noted that the discomfort caused by mosquitoes to the local populations is here viewed from the perspective of sociology and ethnology. The point is not to measure the actual discomfort, but to study it as an object of social representation and behavior. Concerning the discomfort expressed, a quantitative study reveals a strong difference between 'eradicateds' and 'non eradicateds'. The former declare themselves more bothered than the latter (42% and 13% respectively). The quantitative study shows that the discomfort described by the 'eradicateds' is lesser than that of the 'non eradicateds', but a qualitative study tends to mitigate this result. In fact, it is not the discomfort which looms large but rather the fact of acquiring a new habit – that of mostly living with few or no mosquitoes.

The stated resistance to mosquitoes is also an integral ingredient in the battle between man and mosquitoes. The goal pursued is then to become immune to the mosquito. Inside, when the sleeping body is defenseless, or when one is idle, the mosquito is perceived, 'felt' as more bothersome than when one is wholly taken up outside, by an activity where one must ignore them, or feign indifference, to be able to continue working. The study based on interviews revealed a change in how the mosquito bite is perceived in the eradicated zone. The bites are often described as being more painful, or causing red splotches or welts on the skin. An idea often heard is that this is caused by blood poisoning due to the eradication and transmitted by the mosquitoes.

Another set of representations is mentioned, concerning stain, if not due to the 'pollution' caused by the eradication, at least that linked to the insect's presumed dirtiness, as it lands on consecutive people and spreads blood from one to the other. Beyond the 'harm' caused to the body, the insect bites also cause mental discomfort. Many were the interviews punctuated by convulsive gestures mimicking the mosquito 'hunt', and also abundant were descriptions of the unceasing annoyance caused by the insect's hovering. The annoyance being all the stronger for the fact that it is perceived fatalistically. In effect, in the eradicated as well as in the non eradicated zones, the annoyance is often mentioned in tones of resignation, mosquitoes are thus accepted as a bother as to which nothing much is to be done, except to chase them away with the hand, or to kill them by slapping one's body and face.

Saying that one « isn't bothered by the mosquitoes » is another way of claiming to be a 'native'. Even in the eradicated zone, the biting insect functions as an identity marker. The surprising mixture of saying one is inured, or even immune, to mosquitoes, and the sometimes very strong expressions of exasperation on one hand, and the correlation between how long one has lived there and the low degree of annoyance on the other hand, are two linked dimensions, which must also be understood in the light of symbolic considerations. Analysis in fact shows that how mosquitoes are perceived, and especially how resistant one claims to be to their bites and/or how knowledgeable one is in avoiding them, constitute elements of identity marking. Historically, we saw that eradication in the region is linked to the development of tourism. Currently, the tourism professionals are amongst the chief protagonists in the Camargue debate on eradicating mosquitoes in the Delta. Is this historical and political link between eradication and tourism also present in the talk

of the inhabitants? Today, can one reduce the eradication issue to tourism development policies? Tourists or mosquitoes? Is it necessary then to choose? For some, the insect and its bites are pinpointed as a hurdle in the way of the economic development of Camargue. For others, the mosquito is a way of limiting tourism pressures and land development through the discomfort it causes to unwitting visitors. Even though tourism and mosquito issues are closely linked, there is more to it than that. In effect, even those who say they are against developing tourism can be for the idea of eradicating mosquitoes from the inhabited zones (70.5% of them). At first taken as a factor in the development of tourism in economic development policies of Languedoc-Roussillon, mosquito eradication would also seem, more and more, to concern living standards, or at least the comfort of local populations. Aspiring towards comfort for all, residents and tourists alike, is evoked.

Is the mosquito not, in the end, a *means* for saying something else, beyond the annoyance it causes, in that it calls for a wider debate concerning the use of the territory to which it belongs?

Reference

BATA P., GUILLEMET D., PÉRET J. (éds),
2002 — *Aux rives de l'incertain. Histoire et
représentations des marais occidentaux du
Moyen Âge à nous jours*. Paris, Somogy.

Figures

Figure 1. Gravure en eau-forte
d'André Meyer

(collection particulière de Laurence
Nicolas)

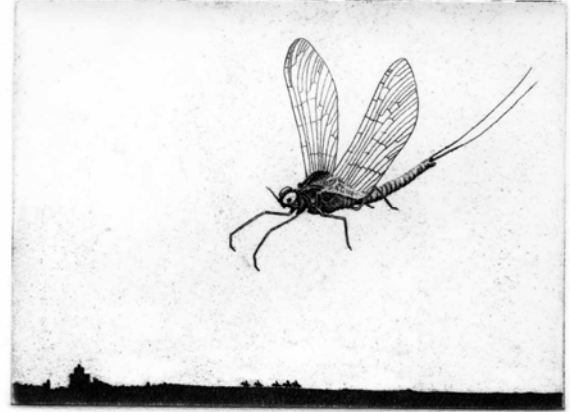


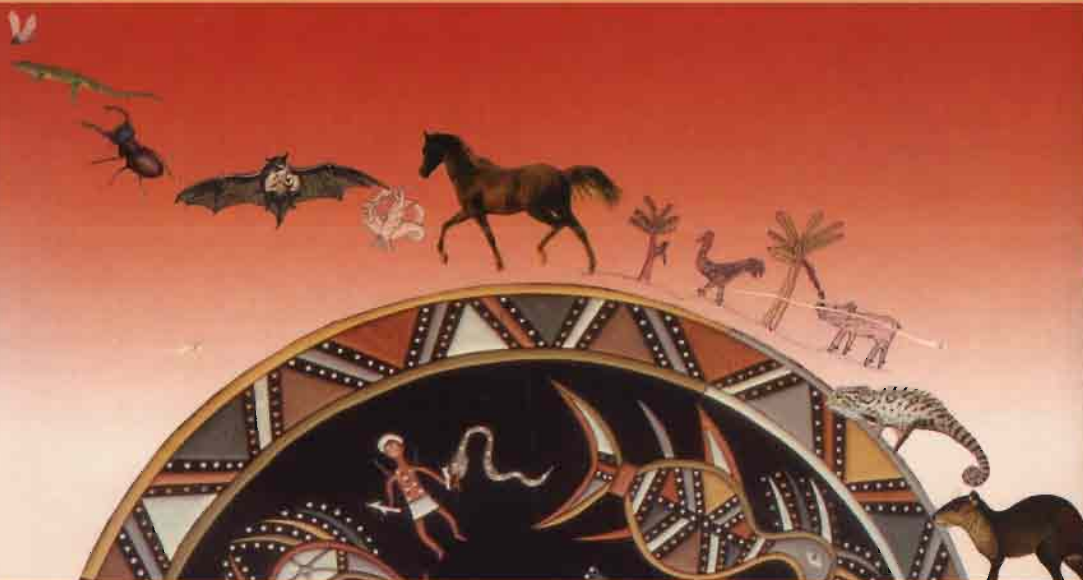
Figure 2. Présentation géographique
de la Camargue

(Alain Dervieux, CNRS-DESMID)



Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation
entre l'homme et la nature ?



Animal symbolism

*Animals, keystone in the relationship
between Man and Nature?*

colloques

et

séminaires

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias

Élisabeth Motte-Florac

Margaret Dunham

Ouvrage issu du colloque
Le symbolisme des animaux
Villejuif, 12-14 novembre 2003

Le symbolisme des animaux

L'animal, clef de voûte de la relation
entre l'homme et la nature ?

Animal symbolism

*Animals, keystone in the relationship
between Man and Nature?*

Éditeurs scientifiques

Edmond Dounias, Élisabeth Motte-Florac, Margaret Dunham

IRD Éditions

INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Colloques et Séminaires

Paris, 2007

Conception et réalisation multimédia / *Multimedia design and creation*

Poisson soluble

Mise en page version PDF / *PDF layout*

Élisabeth Motte-Florac et Edmond Dounias

Maquette de couverture / *Cover artwork*

Michelle Saint-Léger

Coordination / *Coordination*

Élisabeth Lorne

Photos de couverture / *Frontpage photos*

Agouti (Marie Fleury, figure 1)

Basilic (Anne Behaghel-Dindorf, figure 23)

Caméléon panthère (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 3)

Chauve –souris. Une “bonne mère” (Lucienne Strivay, figure 8)

Cheval (site Internet <http://lechevalgagnant.chez-alice.fr>)

Ciel de case wayana (Marie Fleury, photo 9)

Dessin de Lahi (Edmond Dounias [dessins d'enfants], figure 13)

Gecko géant de Madagascar (Enzo Fuchs & Martin W. Callmander, photo 9)

Lucane cerf-volant (Yves Cambefort, figure 2)

Moustique. Gravure en eau-forte d'André Meyer (Cécilia Claeys-Mekdade & Laurence Nicolas, figure 1)

The basilisk (Anne Behaghel-Dindorf, figure 22)

Fond d'écran / *CD-ROM wallpaper*

Table divinatoire (devin par la souris) (Marc Egrot, figure 1)

Fond sonore / *Background music*

Chant nocturne baka en forêt du sud Cameroun (Edmond Dounias 1994)

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the copyright holders.

© IRD, 2007

ISSN : 0767-2896

ISBN : 978-2-7099-1616-5